

Les habitudes du roi sont de la plus grande régularité, à l'exception de ses longues veilles, il ne fait rien qui tende à compromettre sa santé. Cinq nuit sur six, le roi, dans son cabinet, écrit de onze heures ou minuit jusqu'à trois ou quatre heures du matin. C'est le moment qu'il choisit pour correspondre avec ses ambassadeurs, ses agens secrets près des diverses cours; il prépare aussi ses notes pour le travail du lendemain. On dit aussi (mais ce n'est qu'un on dit) que chaque nuit il consacre une heure à écrire ses mémoires. Bien qu'il se couche si tard, il se lève de très-bonne heure, il prend de l'exercice dans son intérieur. A déjeuner, il passe une demi-heure à causer avec sa famille et une autre demi-heure à lire les journaux du gouvernement et ceux de l'opposition; il a de plus auprès de lui un secrétaire dont la mission consiste à appeler l'attention du roi sur ce qu'il y a de plus saillant, soit comme articles de fond, soit comme nouvelles. Il reçoit en outre tous les jours un bulletin contenant des extraits de tous les principaux journaux de l'Europe. Puis, il donne une audience à ses amis et aux savans; il travaille ensuite avec ses ministres. Dans les vingt-quatre heures, c'est à peine s'il prend cinq ou six heures de repos. Ainsi la royauté, pour Louis-Philippe, n'est pas une sinécure.

En 1812, on ne comptait à Paris que 45 journaux ou écrits périodiques; en 1826, il y en avait 179; dans le commencement de 1830, le nombre s'élevait à 309; et au mois d'août dernier, il en existait 493. Dans ce chiffre, on compte 35 journaux quotidiens, 95 hebdomadaires, 218 mensuels, 5 trimestriels; 8 paraissant trois fois la semaine, 31 deux fois, 8 trois fois par mois, 4 viennent au jour six fois la semaine; 2 tous les deux jours, 3 tous les cinq jours et 2 tous les dix jours; 1 est semestriel, 4 paraissent à des intervalles irréguliers.

Quant au prix d'abonnement, il varie de 120 fr. à 2 fr. 50 par an.

Sous le rapport de la spécialité, sans compter la politique, ces publications peuvent se classer de la manière suivante; 15 consacrés à la religion (six protestantes, une israélite); jurisprudence, 29; médecine, 27; science naturelles, 14; mode, 22; marine, 4; théâtres, 10; philosophie, 4; morale, 5; matières administratives, 19; éducation, 28; littérature, 37; franc-maçonnerie, 1; affiches et annonces, 28; agriculture, horticulture, sériciculture, 33; librairie, 10; mathématiques, 4; industrie, 4; commerce, 33; musique, 14; etc.

M. le ministre des travaux publics vient de publier un document très-intéressant et très-bien préparé sur les ports maritimes du commerce.

Une somme de 68,930,000 fr. a été accordée par diverses lois depuis 1837, pour l'amélioration de quarante-deux ports répartis sur toute l'étendue de nos côtes, et rangés ainsi suit dans l'ordre géographique: Dunkerque, Calais, Boulogne, Saint-Valéry-sur-Somme, le Hourdel de la Crotoy, Tréport, Dieppe, Fécamp, le Havre, Rouen, Honfleur, Caen, Cherbourg, Granville, Saint-Malo, Saint-Servan, Brest, Landernau, Lorient, Vannes, Redon, Calais (Belle-Isle), le Croisic, Nantes, Saint-Gilles, La Rochelle, Rochefort, Ribeiron, Saint-Georges-du-Desert (île d'Oléron), la Perrotine (id.), le Châteauneuf (id.), Pointe-de-Grave, Bayonne, Port-Vendres, Cette, la Ciotat, Marseille, Toulon, Cannes, Ajaccio, (Corse), île Rousse (idem).

Sur le crédit total, une allocation de 38,990,656 fr. a été rendue disponible pour les cinq exercices 1837 à 1841.

Les travaux en activité sur tous les points, et déjà dans quelques ports, ils sont entièrement terminés. Les dépenses faites au 31 décembre 1841 s'élevaient en totalité à 36,303,995 fr.

ANGLETERRE.

—Nous lisons dans un journal anglais le trait de mœurs suivant:

«Hier, une femme a été mise en vente sur le marché public de Wigan, devant l'auberge du Vaisseau. Les deux époux étaient arrivés de Standish ou Coppul. Il s'est trouvé un amateur qui a acheté la femme au prix de 26 shillings.

Le traité récemment conclu entre l'Angleterre et les Etats-Unis détermine la frontière septentrionale de la république américaine, de l'Océan Atlantique jusqu'aux Montagnes-Rocheuses: il s'occupe de l'abolition de la traite des noirs: il réglemente l'extradition des criminels des deux nations, mais il garde le silence sur plusieurs sujets de discussions fort graves, et notamment sur une question de territoire bien autrement importante que celle du Maine. Nous voulons parler des immenses régions que les Américains appellent territoire d'Orégon, et qui sont situées aux environs de la rivière Colombia, entre les Montagnes-Rocheuses et l'Océan Pacifique.

Deux sources principales de gains commerciaux, les métaux précieux du Midi et les riches fourrures du Nord, ont donné naissance chez les premiers colonisateurs de l'Amérique à de vastes et audacieuses entreprises. Tandis que le fier et magnifique Espagnol, enflammé par la soif de l'or, étendait ses conquêtes sur les éclatantes régions fertilisées par le soleil des tropiques, le Français, adroit et confiant, l'Anglais, froid et calculateur, s'étaient emparés du commerce des pelleteries, moins brillant, mais également lucratif.

Bientôt les fourrures devenant plus rares dans le voisinage des établissements européens, les *coureurs des bois* furent obligés d'entreprendre de lointaines expéditions. C'est ainsi que les *voyageurs* français parcoururent successivement tous les lacs formés par le fleuve Saint-Laurent, et descendant sur leur barque fragile le cours turbulent du Mississipi, acquirent à la France les vastes contrées arrosées par ce fleuve et auxquelles ils donnèrent le nom de Louisiane;

En 1763, lorsque le Canada passa sous la domination britannique, plusieurs compagnies anglaises se formèrent pour exploiter le commerce des fourrures. L'une d'elles, la fameuse compagnie du Nord-Ouest, régna pendant longtemps sur les lacs glacés, sur les forêts sauvages du Canada, avec un absolutisme presque égal à celui de la compagnie des Indes sur les climats voluptueux et magnifiques de l'Orient.

Le dernier voyage du capitaine Cook ouvrit un nouveau champ aux périlleuses entreprises des pelletiers, en faisant connaître l'énorme quantité de loutres marines qui se trouvent sur la côte occidentale de l'Amérique, au nord de la Californie. Ces régions, longtemps inconnues, avaient été jusque-là bien peu fréquentées. Peu de temps après la conquête du Mexique, des vaisseaux espagnols, construits dans les ports de l'Océan-Pacifique, avaient visité quelques points de la côte, jusqu'au 43^e. degré de latitude nord. En 1569, l'Anglais Francis Drake était parvenu à peu près au même parallèle; au commencement du dix-huitième siècle, les Russes, partant du Kamtschatka, avaient reconnu la partie la plus septentrionale du rivage américain, et se dirigeant vers le sud, étaient arrivés jusqu'au 56^e. degré de latitude nord; enfin, en 1775, les Espagnols s'étaient avancés jusqu'au 58^e. degré; mais les reconnaissances faites par les navigateurs de ces deux nations étaient fort imparfaites; les dernières découvertes des Espagnols étaient même tenues secrètes par la jalousie prudente de leur gouvernement, lorsque Cook, avec sa persévérante exactitude, explora la côte jusqu'au 70^e. degré. C'est seulement après la publication de ses travaux qu'on vit des navires de tous les pays sillonner ces mers pour y recueillir des fourrures; qu'ils portaient ensuite à Canton.

L'un des marins employés à ce commerce, le capitaine Gray, de Boston, découvrit, en 1792, par 46^e 10^e. de latitude nord, l'embouchure d'un vaste fleuve qu'il appela Colombia, du nom de son navire. Ayant ensuite rencontré l'Anglais Vancouver, il lui communiqua sa découverte, et celui-ci fit explorer la rivière jusqu'à plus de 120 kilomètres de son embouchure.

Jusqu'à lors on n'était arrivé que par mer sur ces rives lointaines; mais en 1793 un Anglais, sir Alexandre Mackenzie, traversa tout le continent et atteignit l'Océan-Pacifique par 52^e. de latitude. Dans le compte-rendu de son expédition, il indiqua l'utilité d'établir des relations entre les rivages de l'Atlantique et ceux de l'Océan-Pacifique, en échelonnant des établissemens de l'une à l'autre extrémité du continent. Les avantages de ce plan étaient évidents; mais la rivalité qui existait entre les compagnies anglaises du Nord-Ouest et de la baie d'Hudson les empêcha longtemps de l'exécuter. Ce fut seulement en 1806 que la compagnie du nord-Ouest poussa quelques postes au-delà des Montagnes-Rocheuses et au nord de la Colombia.

L'attention du gouvernement américain s'étant enfin portée vers cette nouvelle source de richesse, l'expédition de MM. Lewis et Clarke eut lieu par son ordre. Partis de Saint-Louis en 1801, ils remontèrent le Missour, franchirent les défilés des Montagnes-Rocheuses, découvrirent et explorèrent les eaux supérieures de la Colombia, et descendirent cette rivière jusqu'à son embouchure, où leur compatriote Gray avait mouillé douze années auparavant.

Enfin, en 1810, un riche négociant de New-York, M. Astor, résolut de coloniser cette grande artère de l'ouest, espérant transplanter sur ses bords la puissance et la race américaines. Dans ce but, il expédia, à travers les Montagnes-Rocheuses, une caravane de hardis aventuriers, en même temps qu'il envoyait plusieurs navires vers l'embouchure de la Colombia. Bientôt un comptoir, Astoria, s'éleva sur la rive méridionale de ce fleuve: c'était la ruche laborieuse d'où devaient sortir successivement des essaims de chasseurs, destinés à exploiter tous les cours d'eau secondaires, depuis les rivages de l'Océan-Pacifique jusqu'aux postes américains du Missour.

Les Astoriens étaient à peine établis dans leur fort solitaire, lorsqu'ils virent un canot, rempli d'hommes blancs se diriger vers leur havre. Il contenait des agens de la compagnie du Nord-Ouest qui avaient traversé les Montagnes-Rocheuses dans l'espérance d'arriver à l'embouchure de la Colombia avant l'expédition de M. Astor. Prévenus dans leur dessein, ils furent trop heureux d'obtenir quelques secours pour repasser les montagnes.

La nouvelle colonie étendait ses relations avec les Indiens, et avait rassemblé déjà une grande quantité de pelleteries, lorsqu'en 1812 les Etats-Unis déclarèrent la guerre à la Grande-Bretagne. A l'instigation de la compagnie du Nord-Ouest, un vaisseau de guerre anglais s'empara d'Astoria, et la compagnie anglaise, profitant des circonstances, s'établit solidement sur les bords de la Colombia et de ses affluents.

Cependant, en vertu du traité de Gand, le comptoir d'Astoria fut formellement remis aux autorités américaines; mais les Anglais n'entendaient point, pour cela, abandonner leurs prétentions sur le territoire environnant. De leur côté, les Espagnols et les Russes faisaient valoir des titres analogues, chaque nation grossissant les découvertes accomplies par ses navigateurs et diminuant celles de leurs rivaux. C'étaient les Russes qui possédaient sur la côte nord-ouest les établissemens les plus nombreux et les plus solides; après s'être assis dans la partie la plus septentrionale, ils avaient, en 1812 et pendant les années suivantes, jeté plusieurs comptoirs dans la Nouvelle-Californie, vers le 38^e. degré. Mais enfin la paix rétablie parmi les nations européennes leur ayant permis de s'occuper de ces pays lointains, l'état des choses s'est un peu simplifié. Les Etats-Unis et l'Espagne, par leur traité de 1819, sont convenus qu'une ligne tirée suivant le 41^e. degré de latitude, depuis les Montagnes-Rocheuses jusqu'à l'Océan-Pacifique, serait la limite septentrionale du territoire espagnol (maintenant mexicain); les Espagnols